

LA VIE QUOTIDIENNE EN RUSSIE À TRAVERS LES ÉCRITS D'ALEXANDRE KOUPRINE (1870-1938)

Conférence de Françoise Wintersdorff-Faivre
Auxerre, 8 décembre 2013

C'est à partir de la traduction d'œuvres d'Alexandre Ivanovitch Kouprine (Récits de vie dans la Russie tsariste de 1900 à 1917, L'Harmattan, 2011, et Monstres insatiables, L'Harmattan, 2013) que nous allons aborder quelques thèmes de la vie quotidienne dans la Russie d'avant 1917.

Tout d'abord, un bref rappel de la situation de la Russie dans les dernières décennies du 19^e siècle. La Russie est dans un régime autocratique et autoritaire. Le tsar règne sur un très grand empire puisqu'il est en même temps roi de Pologne et archiduc de Finlande.

Mars 1861 : fin du servage en Russie. Un tiers des paysans sont concernés, beaucoup sont à la rue sans terre et sans travail. C'est le début d'une période de grands changements et de grandes migrations.

L'industrialisation de la Russie favorise l'exode vers les villes puis vers les grands centres industriels. Pour atteindre le marché d'Asie centrale, il faut des rails pour les chemins de fer, pour faire la guerre, l'armée a besoin de chars et de locomotives. Aussi de nouvelles régions industrielles naissent dans le sud de la Russie, comme le Donbass. Les investissements étrangers sont importants en hommes et en argent. La France est le principal détenteur d'emprunts russes.

La jeunesse a soif de connaissances. Des livres et des revues circulent dans les universités. La vie artistique est foisonnante. Des mouvements revendicatifs se développent, des sociétés révolutionnaires se forment.

Les grèves sont nombreuses dans les petites entreprises pour les conditions de travail et de vie. La grève de 1905 est générale, les répressions sont féroces. Cette même année, la guerre contre le Japon est un désastre pour la Russie.

Les échanges avec la France sont importants. La langue française est pratiquée non seulement à la Cour, mais par toutes les personnes instruites.

L'œuvre d'Alexandre Ivanovitch Kouprine reflète sa vie, sa vie nourrit son œuvre et toutes deux font écho à la société russe de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle.

Alexandre Kouprine est un humaniste, sensible, généreusement bon, qui ne supporte pas les injustices. C'est un écrivain réaliste. On l'a comparé à Zola. À une différence près, c'est que Kouprine nourrit son œuvre non seulement de l'observation de ses contemporains, mais aussi de sa propre expérience. Certains le nomment le Maupassant russe, car comme celle de Maupassant son œuvre est faite en grande partie de nouvelles. Ils ont tous les deux un style incisif, ils mettent en scène des personnages hauts en couleur, mais s'ils partagent la même ironie et la même satire, seules la générosité et la compassion sont propres à Kouprine.

Alexandre I. Kouprine a vécu en Russie de 1870 à 1919

Il émigrera en France où il continuera à écrire. Trop proche de son peuple il n'arrivera pas vraiment à s'intégrer à la vie française. Gravement malade et dans le plus grand dénuement, il retournera à Moscou en mai 1937. Il décédera en août 1938 à Leningrad.

1870-1890

Alexandre Kouprine est né le 26 août 1870, à Narovchat, village situé à quelque 500 km au sud de Moscou. Son père est greffier au tribunal de police. Sa mère, princesse Kalountchakov, est d'une famille noble tatare pauvre.

Alexandre est âgé d'à peine un an, lorsque son père meurt du choléra. (Le choléra sévit de façon pandémique et avait déjà fait avant 1860 un million de morts en Russie). Sa mère s'installe avec ses enfants dans un foyer pour veuves nobles et pauvres à Moscou.

À 6 ans, Alexandre est placé dans un orphelinat d'État. Dans le récit « **Courageux fuyards** » écrit en 1917, Kouprine évoquera ces années où seul un monde imaginaire peut faire supporter à des enfants l'absence des parents.

Ensuite, il entre en internat dans le Corps des Cadets (lycée militaire) à Moscou, puis à l'École des élèves officiers.

En 1890, il est nommé sous-lieutenant au régiment du Dniepr, région ouest de la Russie

1890 marque le début de sa vie professionnelle

La vie militaire a profondément marqué Kouprine, à tel point qu'il y fera référence dans de nombreux récits. Il fera même un roman « Le Duel » qui paraîtra en 1905.

La vie militaire que Kouprine décrit est faite d'ennui, de débauche, de boissons pour les gradés, et pour les hommes de troupe, l'abrutissement et les mauvais traitements.

Notons que si en 1863, sous Alexandre II, les baguettes et le fouet avaient été interdits, les verges étaient conservées pour les soldats... les paysans et les maris pour leurs femmes.

Kouprine ne supportera pas cette situation de violence et démissionnera de l'armée en 1894.

Il n'a pas un sou, pas de soutien familial, il lui faut gagner sa vie. Il a un bagage important puisqu'il a fait des études supérieures. Pendant six ans, il parcourt la Russie en exerçant de multiples métiers. Il sera journaliste et reporter, mais aussi secrétaire, géomètre, instituteur, choriste, planteur de tabac, etc.

En 1896, il travaille dans une usine sidérurgique du Donbass, un grand centre houiller situé au sud de la Russie entre la mer d'Azov et le Don.

Il se servira de cette expérience pour écrire un récit et un roman que l'on a regroupés dans « **Monstres insatiables** ».

Le récit « **Dans les entrailles de la Terre** » nous fait descendre dans la mine en compagnie de Vaska, jeune garçon de douze ans.

« Vaska n'est pas encore habitué au travail du charbon ni aux caractères des mineurs ni à leurs coutumes. La quantité et la complexité du travail de la mine écrasent son pauvre esprit impressionnable, et bien qu'il ne s'en rende pas compte, la mine se présente à lui comme un monde surnaturel, demeure de monstrueuses forces obscures »

« L'horrible débauche et le débordement de la vie de mineur n'ont pas encore touché son âme pure. Il ne fume pas, ne boit pas et ne dit pas d'obscénités comme les ouvriers de son âge qui tous, sans exception, s'enivrent le dimanche jusqu'à être ivres morts, jouent de l'argent aux cartes et ont un papiros toujours aux lèvres ».

Heureusement pour lui, un homme protège ce jeune garçon :

« Mais – comme cela est étrange – Vanka Grek témoignait (au jeune garçon) quelque chose qui ressemblait à du souci, ou, plus exactement, à de l'attention. Par exemple, Vanka Grek avait placé le gamin au meilleur endroit du lit de planches, les pieds vers le poêle, en dépit des protestations de diadia Khriachtch à qui cette place appartenait auparavant. »

C'est un lien qui est fort et qui trouvera son apothéose dans la fin de ce court récit.

Le roman « **Moloch** » se passe dans une usine sidérurgique au moment où l'on va mettre en œuvre deux nouveaux hauts-fourneaux.

Le titre « Moloch » fait référence au dieu, représenté par une statue creuse à tête de bœuf et à bras humains, à qui on offrait des victimes humaines en sacrifice. Ici, pas de sacrifice

humain à proprement parler. C'est le travail dans les hauts fourneaux que l'ingénieur Bobrov qualifiera de Moloch.

« Quelque chose d'accablant, d'inhumain, apparut à Bobrov dans le travail sans fin des chauffeurs. Il semblait que quelque force surnaturelle les enchaînait pour toute la vie à cette gueule béante et que sous l'angoisse d'une mort terrible, ils étaient obligés, sans se lasser, de nourrir et de nourrir un monstre insatiable et vorace... »

L'ingénieur Bobrov, personnage à la Tchekhov, est un homme profondément humain :

« Lorsqu'il visita l'atelier de laminage ce jour-là, il fut particulièrement irrité par les pâles visages des ouvriers, tout barbouillés de charbon et desséchés par le feu. Quand il regardait leur travail obstiné au moment où la chaleur des masses de fer brûlantes calcinait leurs corps et qu'un cuisant vent d'automne soufflait par les larges portes, c'était comme s'il prenait part lui-même à leur souffrance physique. Il se mettait à avoir honte non seulement de son aspect soigné et de son linge fin, mais aussi de ses appointements de trois mille roubles annuels... »

Le salaire d'un ouvrier s'élevait en moyenne à 200 roubles annuels.

Face aux discours officiels :

« ... la vocation de l'ingénieur est une haute et importante vocation. Avec la voie ferrée, les hauts-fourneaux et la mine, il apporte, dans le pays profond, l'instruction à la famille, les fleurs de la civilisation... »

Le médecin s'insurge :

« Et voilà les baraques des ouvriers qui sont construites avec des écorces de bois. Les malades ne s'en tirent pas... Les enfants tombent comme des mouches. Voilà l'instruction pour toi et la famille ! »

Mais il n'y a pas que le travail, il y a aussi un pique-nique pour les cadres et les actionnaires :

« Il y avait quelque neuf cents invités ; ils se massaient en groupes animés sur le quai, accompagnés de rires et de fortes exclamations. La langue russe se mêlait aux phrases françaises, allemandes et polonaises. Trois Belges avaient des appareils photographiques et comptaient prendre des photos instantanées à la lumière des ampoules à magnésium... »

Des femmes profitant de la fête viennent se plaindre :

« On nous a fait entrer dans les baraques pour l'hiver, mais comment peut-on y vivre ? Et maintenant là, la nuit on n'y tient plus de froid... on claque des dents... Et l'hiver, qu'est-ce qu'on pourra faire ?... Y a nulle part où cuire le manger... On cuit le manger dehors... Nos hommes sont toute la journée au travail... gelés... trempés... Revenus à la maison, nulle part pour se sécher... »

Kvachnine, actionnaire principal, fait de fausses promesses qui calment les femmes et il conclut ainsi :

« — Voyez-vous, mon cher, dit-il au directeur, il faut savoir s'expliquer avec ce peuple. Vous pouvez lui promettre n'importe quoi, des habitations en aluminium, huit heures de travail par jour et des biftecks pour le petit déjeuner, mais faites-le d'une manière très assurée. Je vous jure qu'avec certaines promesses, j'étoufferais en un quart d'heure la scène populaire la plus impétueuse... »

Les festivités vont pouvoir commencer :

« La première surprise fut le train spécial. À cinq heures précises, une nouvelle locomotive américaine à dix roues sortit du dépôt des locomotives. Les dames ne purent

s'empêcher de crier de surprise et de ravissement : l'énorme machine était toute décorée de drapeaux et de fleurs naturelles... »

Ces extraits ne sont qu'un pâle reflet de la richesse de ce roman dans lequel les personnages sont multiples, où les relations amicales et d'amour se croisent, les intérêts s'entrechoquent. On suit la famille Zinenko avec ses filles à marier, les prétendants, les manœuvres pour les conquérir. Tout cela sur fond d'acier, de bruit des machines et du bruit sourd de la révolte.

En 1899, Kouprine fait partie d'une troupe de théâtre ambulant qui va le mener à Yalta au bord de la mer Noire.

En 1900, arrivé à **Yalta** il rejoint les intellectuels progressistes qui sont groupés autour de Léon Tolstoï et Anton Tchekhov.

Léon Tolstoï séjourne près d'Yalta où les intellectuels viennent l'écouter et le consulter. Léon Tolstoï avait dans les années 1890 donné un avis élogieux sur un récit de Kouprine « Miniatures ».

Kouprine écrira à propos de Tolstoï : *« Comme on se sent sublime et précieux avec un tel homme ! Comme on peut s'enorgueillir de penser avec lui dans cette belle langue russe ! »*

Rappelons que Tolstoï fut excommunié en 1901 après la parution de son livre « Résurrection ». Si le pouvoir politique censurait les écrits, les prêtres lançaient des anathèmes pendant les services religieux pour rappeler aux fidèles les décisions de l'Église.

En hommage à Léon Tolstoï, Kouprine écrira « **L'anathème** », en 1913.

Un archidiacre vient de passer la nuit à lire « Les Cosaques » dans lesquels Tolstoï dépeint la vie quotidienne des Cosaques au moment de la colonisation de la Tchétchénie au milieu du 19^e siècle. Le roman le fait pleurer de joie, d'attendrissement et de tendresse.

Mais le lendemain au cours d'un office, l'archevêque le somme de lancer un anathème contre Léon Tolstoï. Lancer un anathème contre Léon Tolstoï !

« Et voilà les yeux de l'archidiacre qui s'emplissent de larmes et rougissent d'un coup, et son visage sur l'instant se fait aussi beau qu'un visage humain peut l'être dans l'extase de l'inspiration. Il toussa encore une fois, essaya mentalement le passage aux deux demi-tons, emplissant de sa voix extraordinaire l'immense cathédrale, il se mit à hurler.

— ... De nombreuses a..n..n..é..e..s

Et au lieu, selon le rite de l'anathème, d'abaisser la bougie, il l'éleva très haut.

Maintenant le maître de chapelle bougonnait en vain contre ses gamins, leur tapait sur la tête avec son diapason, les bâillonnait. Joyeusement, comme les sons argentins des trompettes des archanges, ils criaient dans toute l'église : « nombreuses, nombreuses, nombreuses années. »

Et déjà vers le Père Olympi, grimpent dans la chaire le père doyen, le père vicaire, l'employé de bureau du consistoire, le sacristain et la femme du diacre alarmée. »

Je vous laisse découvrir comment le Père Olympi s'est sorti de ce mauvais pas.

Revenons à Yalta.

Anton Tchekhov possède lui aussi une datcha à Yalta où sa maladie le fixe. Il y reçoit de nombreux intellectuels, des professeurs, des médecins, de jeunes écrivains et Kouprine qui devient l'un de ses proches.

Kouprine écrira : *« Il était difficile de ne pas succomber à cette famille simple, aimable et amicale. »*

C'est à ce moment-là aussi que Kouprine devient l'ami de deux écrivains de sa génération :

Ivan Bounine qui écrit essentiellement sur le monde paysan et qui sera Nobel de littérature en 1933. Après avoir partagé en Russie sa vie littéraire et de loisirs avec Kouprine, il abandonnera Kouprine à son triste sort lorsque tous deux seront immigrés à Paris.

Maxime Gorki dont Kouprine fut le compagnon littéraire au sein de la coopérative littéraire d'édition *Znanie* (le Savoir) ; Kouprine collaborera aux éditions de « Littératures du monde » de Gorki ; ils projeteront même en 1918 de créer un journal pour les paysans, projet qui n'eut pas de suite par manque d'apport financier. Notons que contrairement à Kouprine, Maxime Gorki fut engagé politiquement dans la société russe.

En cette année 1900, Kouprine écrit « **Un pianiste pour soirée dansante** »

« La famille Roudniev appartenait à une de ces familles moscovites désordonnées, hospitalières et bruyantes dont la réputation d'hospitalité s'était établie à Moscou on ne sait quand. Chez Arkania et Mitia venaient par dizaines des camarades ayant changé de tenues au cours des années, au début en tenue de collégiens et de cadet, puis de junkers et d'étudiants et enfin en tenue d'officiers imberbes ou de seconds d'avocats, gandins, exagérément sérieux. Des amies de tous âges rendaient visite régulièrement aux petites filles, en commençant par les Katine, amies du même âge, apportant leurs poupées et pour finir, les amies de Lidia qui parlaient de Marx et du système agraire et qui ensemble faisaient tout pour arriver à entrer aux cours supérieurs féminins. »

Tous les ans, la famille Roudniev organise une soirée dansante pour la fête de Noël. D'habitude la famille retient un orchestre, mais ce jour-là tous les orchestres sont déjà pris. Il ne lui reste qu'un jeune pianiste pour animer le bal.

Ce jeune pianiste est un « réaliste » c'est-à-dire qu'il est élève de l'école du Réel. Selon N. Blagovo (*in* Nivat G., dir. Les sites de la mémoire russe, Fayard, 2007), à côté des lycées où l'enseignement était classique, il existait à Saint-Pétersbourg un établissement privé : l'école Réelle et lycée Karl Maï du nom de son fondateur.

Dans l'école réelle, on enseignait les arts appliqués et les matières artistiques, dessin, musique, danse. Les méthodes étaient très concrètes. Des visites étaient organisées dans les musées ou les entreprises industrielles. Les œuvres de Shakespeare, de Schiller ou de Beaumarchais étaient jouées dans la langue de l'original. Les études étant peu onéreuses, les élèves y étaient de toutes conditions sociales ou religieuses.

En 1901, Kouprine s'installe à Saint-Pétersbourg et travaille comme secrétaire de la rédaction de la « Revue pour tous » du populiste Miroloubov. C'est un courant d'intellectuels qui désirent « aller au peuple » pour l'arracher à sa misère et à son ignorance.

Il se marie avec Maria Karlovna Davydova, rencontrée à Yalta et qui est éditrice de la revue « Le monde de Dieu ». Ils auront une fille en 1903.

Revenons à l'enseignement

Rappelons que tous les établissements scolaires civils à l'exception des écoles militaires et religieuses sont sous la direction du Ministère de l'Éducation nationale qui élabore les programmes. Les inspecteurs et le curateur de l'arrondissement d'enseignement contrôlent le respect du programme par les enseignants.

Dans « **Une vie paisible** », écrit en 1904, Kouprine indique que ce curateur joue un rôle important dans la société. C'est en effet au curateur que Nacedkine, un notable, ancien enseignant, envoie des lettres anonymes de dénonciation. Le notable est non seulement un rouage du service de renseignement du tsar, mais aussi un membre influent de l'Église orthodoxe :

« Dans ce carnet, tous les scandales étaient enregistrés ainsi que toutes les petites intrigues amoureuses, tous les cancans et les rumeurs du petit-bourgeois de la ville, »

endormi et mesquin ; on y citait brièvement les maîtres et les domestiques, les bureaucrates, les marchands, les officiers et les prêtres, les délits dans le service, qui a fait la cour à qui (avec l'indication approximative de l'heure du rendez-vous), les phrases inconsidérées dites au club, la beuverie, les jeux de cartes, enfin même le coût de la jupe de certaines dames, et les maris ou les amoureux qui vivaient au-dessus de leurs moyens... »

Kouprine nous émeut lorsqu'il décrit ce que la dénonciation anonyme d'un mari par Nacedkine peut avoir comme répercussions épouvantables sur la **vie d'une femme** :

« On dit qu'il avait été prévenu auparavant par une lettre anonyme. Il n'a pas touché au commis... Mais sur sa femme, il déchaîna son âme bestiale de goujat. La faisant se lever à coups de poing, il la battit à l'aide d'une grosse forme à chaussures en fer martelé jusqu'à en être fatigué, puis appela toute la domesticité masculine, lui ordonna de déshabiller sa femme complètement et avec le cocher, alternativement, ils fouettèrent son joli corps avec un knout, le transformant vers la fin en un simple morceau de chair sanglant... »

Depuis lors, deux ans étaient passés. La forte nature de la jeune femme supporta cette torture par quelque miracle, mais son âme se brisa et devint servile. Les rares fois qu'elle se montrait à l'église provoquaient un chuchotement de curiosité mesquine parmi les cancaniers de la ville... »

La même année 1904, Kouprine écrit « **Issu de la rue** ». Nous ne retiendrons ici que ce qui se rapporte à l'éducation. Il faut noter toutefois que la vie vagabonde du personnage nous fera découvrir d'autres milieux de la société de cette époque.

« Mon père était tapissier-drapier. Il avait un atelier personnel à Moscou. Je me souviens mal de ma mère... »

Ils buvaient probablement beaucoup, mon papa et ma maman – ils sentaient toujours le vin – et me battaient avec n'importe quoi si on peut dire : avec un bâton, un rouleau, une teille. Ils négligeaient mon éducation et je poussais dans la rue comme une mauvaise herbe... »

Néanmoins je suis issu de ce temps-là. Je ne sais quel bon génie m'a poussé dans la classe préparatoire de l'école secondaire. Pendant trois ans, j'ai apparemment visité toutes les écoles classiques et pratiques... où je fourrais dans ma poche les papiers froissés pour le professeur, où j'étais pris ivre dans la rue.

À la fin, je n'avais plus où aller. Il ne restait plus que le collège privé Khatsimovski. Peut-être en avez-vous entendu parler ? C'était un établissement des plus remarquables, excellentissime, je vous l'annonce, en un mot le sésame des merveilles et des sortilèges. Le grand dadais d'une famille de marchands avait chassé les colombes jusqu'à quinze ans, et ne pouvait écrire à ses papa et maman sans faire de fautes, mais, vois-tu, après cinq années de Khatsimovski, il en est sorti avec un brevet d'études secondaires... »

Ensuite, j'ai été chanteur dans un chœur d'opérette ; j'ai travaillé aussi dans une troupe de théâtre dramatique, mon emploi était celui d'un naïf et deuxième comique avec chant... »

Ce personnage a vraisemblablement été employé dans une troupe itinérante, car les seuls **théâtres** à demeure sont les théâtres impériaux de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

La vie d'une troupe itinérante est dépeinte avec humour dans « **Comment j'ai fait l'acteur** » que Kouprine écrit en 1906

Un régisseur de théâtre ayant déjà les acteurs des principaux rôles fait jouer tous les autres rôles au premier volontaire venu. Écoutons ce premier venu :

« Mon Dieu, comme ils jouaient tous abominablement ! Ils étaient tout à fait d'accord avec les mots de Timofeev : "On s'en moque, le public est idiot". Chacune

de leurs paroles et chacun de leurs gestes rappelaient quelques dizaines de vieilles, vieilles générations d'expressions devenues familières depuis longtemps. Tout ce temps, il me parut que ces fervents de l'art n'avaient, en tout et pour tout, à leur disposition que deux dizaines d'intonations apprises et trois dizaines de gestes stéréotypés tels ceux que Samoïlenko voulait en vain m'enseigner. Et je me demandais : par quelle décadence morale ces gens ont-ils pu arriver à ne plus avoir honte de leur visage, honte de leur voix, honte de leur corps et de leurs mouvements ! »

.C'est un récit truculent qui peut être lu comme une intervention caricaturale dans les débats suscités par Vsevolod Emilievitch Meyerhold dans ses « Écrits sur le théâtre » de 1891-1917, et autour de Stanislavski dans le théâtre Studio en 1905, puis au Théâtre d'Art de Moscou. Il y était préconisé le naturalisme, la simplicité et le naturel de l'interprétation, l'acteur devant se mettre dans la peau de son personnage.

D'autres récits de Kouprine concerneront la vie des acteurs. Citons « L'interview » écrit en 1916, où nous assistons à l'interview d'un célèbre dramaturge, suffisant, grossier et inculte, que son interviewer ridiculiserà pour notre plus grand plaisir

Dans un tout autre registre, le récit « **L'offense** » écrit en 1906, témoigne de ce qu'on a appelé la Révolution de 1905.

Le 9 janvier 1905 appelé le « Dimanche sanglant », des travailleurs conduits par le Père Gapone pour présenter au tsar une « Humble et Loyale Adresse » pour l'amélioration des conditions de vie ouvrière sont massacrés par les forces de l'ordre.

Diverses couches de la société vont se révolter, s'organiser, manifester tout au long de cette année pour demander, entre autres, plus de libertés et une assemblée constituante ; les soldats de l'infanterie, en majorité des paysans, refusent de réprimer les soulèvements agraires. Les mutineries se propagent.

Le 14 juin, les troubles gagnent la mer Noire. À Odessa, c'est la répression après la mutinerie du Potemkine que « Le cuirassé Potemkine » film de S.M. Eisenstein a popularisé en 1925 et que plus tard Jean Ferrat a chanté dans « Potemkine ».

Le 20 septembre 1905, début de la grève générale des ouvriers moscovites et des étudiants, puis début octobre, grève des typographes de Pétersbourg.

Le 10 octobre, le réseau ferré est arrêté, les villes paralysées, les télégraphes interrompus. Kouprine évoquera cette grève, dans « **Le télégraphiste** ».

Le 17 octobre, le tsar accepte le manifeste sur les libertés civiles et l'ordre constitutionnel. La grève générale cesse. C'est l'euphorie. Les réunions se multiplient.

Le 15 novembre, les marins du croiseur Otchakov se mutinent à Sébastopol. Dans un récit, « **Les Événements de Sébastopol** », Kouprine s'indigne du fait que l'amiral Tchoukhine ait pu ordonner non seulement de couler le croiseur, mais aussi qu'il ait été interdit de venir en aide à ceux qui appelaient à l'aide sur le bâtiment en feu ou à la mer. Il parle « *d'une tragédie sans précédent* ». Au passage, il remercie Gorki dont les écrits l'aident à comprendre les événements. (Gorki avait conduit une délégation d'intellectuels avant le Dimanche sanglant pour une éventuelle négociation ; il fut arrêté pour avoir protégé le Père Gapone, mais libéré sous la pression internationale exercée entre autres par des Français, tels Auguste Rodin, Anatole France et Marie Curie ; Gorki reprochera à Tolstoï de ne pas s'engager davantage, car il pense que l'intelligentsia littéraire doit servir le peuple).

Le tsar Nicolas II craignant un affaiblissement de son pouvoir laisse sa police et les groupes extrémistes organiser des **pogroms** comme cela a déjà été le cas en 1881, au début du règne du tsar Alexandre III où on a dénombré plus de cent pogroms.

Le pogrom est le nom donné en russe pour le pillage et les meurtres d'une partie de la population. Ici il s'agit de pogroms perpétrés contre la population juive. D'après Orlando Figes (*in La Révolution russe*, Gallimard 2001), on dénombrera 690 pogroms en 1905. Le

pire d'entre eux se déroula à Odessa : 800 massacrés, plus de 5 000 blessés et 100 000 sans abris.

C'est le thème du récit de Kouprine « **L'offense, événement véridique** » :

« ... Une petite commission d'avocats locaux, qui s'occupaient gratuitement des affaires d'habitants juifs victimes du dernier pogrom finissait son travail habituel. Ils étaient vingt jeunes gens progressistes et consciencieux, tous aidés d'avocats assermentés... »

Et voilà que se présentent « les délégués de l'organisation unie des voleurs de Rostov-Karkov et Odessa-Nikolaev » accusés par les journaux de faire partie des organisateurs de pogroms :

« Au début, nous nous sommes tus, mais à la fin nous avons été forcés de protester auprès de la Société des intellectuels contre une telle accusation injuste et grave. Je sais bien que, du point de vue de la loi, nous sommes des criminels et des ennemis de la société. Mais imaginez-vous, Messieurs, la situation de cet ennemi de la société qui est, en un clin d'œil, accusé en bloc et pour un crime que non seulement il n'a pas commis, mais contre lequel il est prêt à s'opposer de toute son âme ?

...Oui, nous, et nous particulièrement, pouvons prêter serment devant les hommes ou leur descendance, que nous avons vu comment la police a organisé des massacres massifs grossièrement, sans honte et presque sans se cacher. Nous les connaissons tous de vue, qu'ils soient habillés ou déguisés. Ils ont demandé à beaucoup d'entre nous de participer, mais aucun des nôtres ne fut assez gredin pour donner, par poltronnerie, un accord même fictif ou même forcé... »

Le talent de Kouprine est de nous faire supporter l'insupportable en mettant en scène des personnages de voleurs lettrés qui parlent de leurs métiers comme d'un art et du combat pour la liberté comme celui de la Révolution française.

À cette époque, Kouprine divorce pour se remarier en 1908 avec Elizabeta Heinrich nièce de l'écrivain Dmitry Mamin-Sibiriak.

Il commence le roman « **La Fosse** » (traduit en français en 1923 « La Fosse aux filles ») Contrairement à ce que le titre français peut faire supposer, c'est la situation de la femme qui est décrite : femmes pauvres, prostituées, bafouées par des hommes qui leur promettent un avenir meilleur qu'elles ne verront pas arriver....

L'aspiration à une vie meilleure est un thème que l'on trouve dans le «**Télégraphiste**» écrit en 1911, un récit d'amour tendre, poétique, mais aussi futuriste à la Jules Verne :

«Demain ou après-demain, je le crois, je converserai de Pétersbourg avec mes amis d'Odessa tout en voyant leurs visages, leurs lèvres, leurs gestes. Le temps est proche quand le voyage de l'Europe à l'Amérique deviendra une simple promenade d'avant dîner, l'étendue disparaîtra presque et le temps galopera à fond de train...

Ah ! Cet effrayant monde futur ! C'est le monde des machines, de la précipitation délirante, des démangeaisons nerveuses, de perpétuelles tensions de l'esprit, de la volonté et de l'âme ! Ne porte-t-il pas en lui la folie générale, l'universelle révolte sauvage ou bien, ce qui est pire, les décrépitudes prématurées, la brusque fatigue et la faiblesse ? Ou bien – comment savoir – peut-être, chez les gens se créeront des instincts et des sens nouveaux, s'opérera une renaissance des nerfs et du cerveau et la vie deviendra confortable, belle et légère pour tous ? »

Le dernier thème abordé à partir de deux récits sera celui des **loisirs**.

Dans le récit «**Le hérisson**» écrit en 1913, un professeur de latin de la capitale peut pour la première fois de sa vie s'offrir ainsi qu'à sa famille des vacances à la campagne.

« De gros ennuis attendaient le professeur Predtetchenski qui ne s'y attendait pas du tout... Les légumes qu'il avait plantés ne poussaient pas, le plant de fleurs acheté au marchand ambulant jaunissait et tombait tristement. Les enfants, qui sans doute voyaient pour la première fois la verdure et le soleil et couraient pieds nus dans l'herbe couverte de la rosée matinale, se pervertirent complètement... »

Le plus terrible de tout fut quand un jour on apporta à la maison un hérisson vivant...

Dès cet instant commencèrent les tourments du professeur. De réels tourments, tel qu'il n'en avait jamais enduré, même lorsque ses élèves, à cause de mauvaises notes, se brûlaient la cervelle ou sautaient par la fenêtre du deuxième étage... »

Une manière de se moquer gentiment des gens de la capitale faisant partie des intellectuels qui veulent se rapprocher de la vie paysanne, mais qu'un hérisson fera très vite repartir à la ville.

Dans le récit « **Martyr de la mode** » de 1910, on s'amuse à suivre une histoire pleine de rebondissements :

« .. J'ai une fortune pas très importante, mais que l'on peut dire rondelette.

Voyez-vous, j'ai une élégante chez moi. ... Si vous saviez seulement ce qu'à moi, grand martyr, elle a fait endurer !...

Seigneur ! Que n'avons-nous pas fait pendant nos quinze ans de vie conjugale ! Nous avons eu un salon de narodniks, un salon révolutionnaire, un salon social-démocrate, un salon de cadet,, un salon aristocratique, un salon national et un salon décadent..

Mais le salon, c'est peu. Mon épouse exigea de suivre la mode en toute chose. Le saucisson de thé, c'est le thé avec du saucisson, mais pour ma femme il faut la broderie du modèle parisien le plus nouveau et pour moi le dernier cri du chic anglais. Une bombe sous le lit, mais malgré tout nous devons nous livrer au sport à la mode... »

A la fin du 19e siècle, la mode du patin à roulettes a envahi l'Angleterre, la France, l'Amérique, elle atteint la Russie où l'on patine dans des « skating rings ».

Kouprine, qui est un observateur malicieux, va montrer dans le « Martyr de la mode » toutes les difficultés que provoque la pratique du patin à roulettes pour quelqu'un qui n'est pas très doué. Si de plus le pauvre homme se voit la risée d'un public où se trouvent des personnes avec qui il est en affaire, il deviendra un véritable martyr de la mode !

Pour terminer notre propos, notons qu'en 1912, Alexandre I. Kouprine passe quelques mois en Provence où il écrit « Les Côtes d'Azur ». La réalité est toujours présente : il va jusqu'à faire une description de la bouillabaisse !

En 1914, il s'engage dans l'armée et commande une compagnie de réservistes, mais en mai 1915 il est démobilisé pour raison de santé. En 1918, il traduit Don Carlos de Schiller et écrit une préface pour les Œuvres de Dumas père. En 1919 il part pour la France.

F. Wintersdorff-Faivre